

LA CRUAUTE DE LA VIE

DU MEME AUTEUR
CHEZ EDILIVRE

Mon pays se meurt, les larmes d'un enfant africain,
nouvelles.

A paraître chez Edilivre.
Une vie impossible, théâtre

Saint-Chancy le Juste

LA CRUAUTE DE LA VIE

Nouvelle

*A tous mes condisciples de l'école normale
supérieure,
je dédie ce volume.*

*« Il est parfois raisonnable de comprendre les peines
des autres. »*

Saint-Chancy le Juste

Nous sommes dans une contrée étrange. Etrange parce que la vie y avait de la peine à vivre, elle avait un sentiment de détresse, ou tout simplement de répugnance. Aucun homme ou plus couramment aucune personne ne s'empêchait de témoigner de la cruauté de la vie. Etrange, non ! La vie se plaint de l'homme et l'homme se plaint de la vie. Qui a tort ? Les spectateurs des alentours estimaient que ni la vie ni l'homme n'étaient responsables des malheurs qui frappaient la contrée à maintes reprises. On osait accuser la Providence. Mais c'est incroyable ! On m'a toujours appris que la Providence est le vent qui amène les bonheurs du monde. Comment donc aurait-elle été à l'origine des malheurs de mon peuple ? Franchement, il n'y a pas que moi qui avais du mal à admettre cette fausse affirmation. Peut-être que le voisinage n'avait pas bien mené sa réflexion. Néanmoins, il existait un coupable. Mais qui ou quoi ?

Le jour où M. Hall avait quitté la vie sur son lit dans sa chambre, on commençait à avoir une nouvelle façon de voir les choses. Ce n'était pas la vie qui était à

l'origine de sa mort, car cet homme avait une influence diaboliquement immense sur la vie. Il était extrêmement riche. On ne peut pas non plus dire que l'homme fût la cause ou l'auteur de son trépas, parce que c'était chose impossible dans ce coin de la terre. L'homme ne tue jamais l'homme, à ce que l'on racontait. Il n'y a que la bête, sauvagement affamée et assoiffée à la fois de la chair et du sang humains qui pouvait le faire. L'homme qui tue son semblable est indubitablement comparable à la bête sauvage. C'est ce dont se nourrissaient les gens de mon monde. Lorsqu'une personne humaine était morte, on ne pouvait suspecter l'homme. Seule la bête était présumée coupable. Ainsi, la mort de M. Hall était sans nul doute de la part de ses concitoyens l'œuvre d'une bête et ce, à cause des stigmates d'un massacre longuement et méchamment opéré sur son corps de Chef d'entreprise.

J'étais présent lorsque la police vint entreprendre ses premiers constats dans le cadre de la chasse à la bête coupable. Les enfants de la victime et son épouse éclataient des pleurs, même devant le père François Lesaint qui prêchait que la mort n'est pas une fin mais le début d'une autre vie plus aisée, plus délicieuse, plus paisible que celle que nous vivons de cet autre côté. Parfois il affirmait que la mort est une naissance, une nouvelle ou deuxième naissance dans un monde où il n'y a pas de malheur. Aussi appelait-il aux fidèles d'opter pour cette vie-là si celle-ci ne leur convenait plus. Tout le monde ne croyait pas en ses sermons, ce qui était tout à fait naturel, car dans la vie, ou dans

cette vie dirais-je, tout le monde ne s'arrangerait pas de votre côté quand bien même vrais soient vos idéaux. Parmi les incrédules, on notait la présence de M. Hall. Il ne voulait rien savoir sur les déclarations flatteuses de l'homme d'église à qui il reconnaissait l'intention diabolique d'amadouer les gens du village, parce que c'est le même procédé que le colon aurait utilisé pour s'emparer des biens du colonisé, lui faisant croire qu'il est difficile pour un riche d'entrer dans le Royaume des cieux alors que lui-même empochait toutes les richesses du monde. Son évangile était pourtant juste mais mal utilisé. Il avait interdit en vain à toute sa famille de fréquenter la paroisse du père François Lesaint, il le soupçonnait d'avoir l'intention de profiter de sa fortune. Il était farouchement riche. Et son refus face aux déclarations religieuses était aussi dû par sa volonté de ne pas quitter sa fortune terriblement grande. Le père François ne semblait pas manifester son désagrément au sujet de la chanson préjudiciable de M. Hall à travers le village et dans les environs. Il espérait toujours que son adversaire viendrait se repentir de son péché, tôt ou tard. Cependant jusqu'à son dernier souffle, l'antagoniste garda ses distances et ses méfiances.

On remarquait une expression de deuil sur le visage du père François, et une goutte de larme défilait sur sa joue gauche et termina sa course sur sa barbe toute grise de vieux père sans manquer de mouiller son aube. Pleurait-il véritablement ? Lui qui soutenait que la mort n'était pas une fin mais plutôt une nouvelle naissance dans un monde plus meilleur que le nôtre ?

Même les enfants se seraient étonnés s'ils avaient eu la moindre chance de voir cette impressionnante larme. Mais peut-être que son chagrin n'était pas dû à la mort de son rival, plutôt au fait qui l'avait conduit à ce maudit événement. De toute évidence, ni moi ni personne ne sut la source du malheur de cet homme d'église.

La cause de la mort de l'ancien chef d'entreprise, lequel avait réussi à faire sortir bon nombres de personnes du chômage dans un monde où la vie n'avait rien de séduisant, n'était pas encore établie. Les photos avaient été prises, les témoignages recueillis. On n'attendait plus qu'à entendre le nom de la coupable, le nom de la bête qui s'était permise d'arracher aux ouvriers leur grand chef. La police, par l'entremise de son commissaire, avait rassuré la famille du pauvre et ses connaissances que la coupable serait très vite non seulement identifiée mais aussi arrêtée, que la justice serait faite. Bon. Moi, j'hébergeais dans mon cœur un scepticisme considérable face aux promesses du patron de l'ordre public. Je doutais de la compétence de notre police, car depuis que la bête a commencé de tuer, on n'arrivait pas à l'arrêter. Et la justice dans ce pays-là était chose presque morte. Alors comment espérer faire quelque chose de mort ?

Le père François put remarquer mes doutes. Il s'approcha et posa sa main d'homme d'église sur mon épaule gauche ou droite, je ne m'en souviens pas trop, pour me fortifier et pour m'amener à avoir foi. Sa main

pesait sur moi que j'acceptai sans hésitation ce qu'il me chantait afin de vite me libérer de cette emprise embarrassante. La foi ? Ce n'était pas mon point fort. Je ne savais guère ce que cela représentait. On me disait qu'il fallait croire, car la foi est une ferme assurance des choses qu'en espère. Le père François allait plus loin pour dire qu'elle est la démonstration des choses que les yeux ne peuvent pas voir. C'est absurde, non ? Cela me paraissait inévitablement illogique. Comment les hommes pouvaient être aussi fous pour déclarer de telles absurdités ? Mais le monde est fou. Les choses que les yeux ne peuvent pas voir n'existent pas. Evidemment, tout ce qui reste inaperçu n'est qu'une imagination pure de l'homme enquête des choses nouvelles pour garnir le musée universel. N'est-ce pas ?

Avant, je pensais que le père François était un aliéné qui se réfugiait dans la Bible, la parole de Dieu, comme lui et ses adeptes avaient la coutume de l'appeler. Tout ce dont il parlait n'avait rien qui pût déclencher ma curiosité ni même me persuader. Nous étions deux à lui faire face. On le combattait. On l'accusait de tromper le peuple pour les amadouer de leurs richesses. Moi, je le combattais avec réticence, c'est-à-dire que je ne l'affrontais pas en duel. J'allais dans un lieu secret où personne à part Dieu, s'il existe, ne pouvait me voir. Je restai là et crachai mes désapprobations. Je ne voulais pas que quelqu'un pût me voir ou m'entendre, cela salirait son image. Et franchement, quand bien même je n'étais pas d'accord avec lui, je n'étais pas prêt à ternir son influence dans

la contrée, car beaucoup de gens le croyaient, le prenaient pour un véritable envoyé de Dieu pour le salut de leurs pauvres âmes d’africains. Cependant, M. Hall, lui n’avait aucun scrupule lorsqu’il s’agissait de manifester son désagrément. Il le faisait ouvertement devant tout le monde et devant le père. L’homme de Dieu gardait souvent son sang-froid, il restait calme, et quand son rival avait fini de cracher ses moqueries et ses inimitiés, il s’élevait et allait son chemin. Parfois, j’avais pitié de lui, mais mon incrédulité était plus forte que moi pour conseiller mon coéquipier de signer l’amnistie. Plus tard, j’avais découvert que les enseignements que donnait le père François n’émanaient pas directement de lui. Il les puisait dans le Sacré Livre. Ce fut pour moi un coup insupportable. Jusque-là, je croyais que la Bible, loin de l’avoir lue, était un livre sensé, logique, susceptible d’enseigner la sagesse aux hommes et leur montrer le chemin de la raison. Mais quel gâchis !

Deux jours plus tard, le commissaire de police de notre ville annonçait qu’il tenait une taupe et qu’il était à sa poursuite. J’étais loin d’être confondu, la partie n’avait pas encore été achevée. La police avait encore toutes les chances d’échouer. Je souhaitais qu’elle échoue afin que le père François me donnât raison et que je puisse avoir de l’influence sur lui. Dans chaque coin de contrée, une fourmilière de police était déployée, mise en action pour la capture de la prétendue coupable. Elle était loin de s’en tirer avec un tel déploiement. Mes chances de gagner la confiance du clergé étaient moindres, je commençais à croire que

j'avais eu tort de juger mon pays de cette manière. Il ne restait plus qu'à attendre la honte ou la victoire.

Le capitaine de police, Vautour, vint voir Mme Hall pour l'informer du progrès de l'enquête policière. Toute la famille était là ; j'imagine que le père François dût être là aussi, car il était le seul à apporter à la famille éprouvée un soutien plus constant que celui dont témoignait le voisinage aux orphelins et à la veuve. Il leur apprit que la mort de leur père et époux n'était pas celle de Dieu mais il avait été bel et bien assassiné par une bête. Quelle bête ? C'était là la question à laquelle personne n'osait donner de réponse avec une telle aisance. Pourquoi Vautour rappelait-il à la famille tous ces détails inutiles ? Voulait-il gagner la confiance de la famille ou de l'homme d'église afin qu'on lui confiât la sécurité de la contrée ? Qui ne savait pas que la police de ce village était une vraie merde ? Même les enfants les plus naïfs n'étaient pas dupes.

Quand il est arrivé chez nous, le nouveau commissaire n'avait qu'un seul objectif, celui de planter son nom. Il voulait que tout le monde pût le connaître et parler de ses compétences avec un enthousiasme aveuglement exagérant. Pour parvenir à ses fins, il procédait par saluer tout le monde chaque matin, midi et soir, et leur chantait combien il avait réussi à bannir la criminalité dans son pays natal. Ce qui s'avérait plutôt faux. Les rumeurs circulaient comme une trainée de mauvaise odeur que dans son pays il ne passait aucune journée sans qu'une personne eût été

assassinée ou par chance tout simplement terrorisée. Pour cacher son incompetence face à cette réalité, il faisait porter le chapeau aux autorités. Il leur reprochait de ne lui avoir pas laissé les mains libres pour accomplir efficacement son travail. Lorsqu'il arrêtait un criminel, déclarai-il, celui-ci finissait toujours par être relâché et reprendre ses sales entreprises, parce qu'il était fils d'un colonel, ou neveu d'un général ou d'une autorité quelconque. Il dit que la loi n'existait pas dans ce pays, que si elle existait vraiment comme le prétendaient certaines personnes qu'il jugeait mal renseignées, elle n'existait que pour des personnes pour lesquelles Ernesto Che Guevara a lutté durant toute sa vie au péril de celle-ci. Ce sont ces mots. Il a dû quitter ses fonctions de commissaire de police parce qu'il se sentait suffoqué. Pas moyens d'appliquer toutes les connaissances de droit qu'il avait acquises à la faculté de droit de son pays au prix des efforts. Il avait besoin de vivre dans un monde où le respect des libertés fondamentales et des droits de l'homme était presque la priorité, un monde où chaque personne est considérée à sa juste valeur. Pas un monde où règnent la discrimination et la corruption. Il souhaitait aller en France mais il craignait d'être séduit par les petites françaises qui se promènent dans la rue presque nues. Il aimait tant sa chère épouse et ne souhaitait pas la trahir. Bien que la France fût le pays idéal pour accomplir ses idéaux, il choisit sans hésitation notre village, la seule option qui lui restait. Cependant, depuis qu'il avait pris les commandes, nos agents de sécurité devinrent de véritables farceurs. Et les bêtes sauvages faisaient la

fête. Notre village était devenu la capitale du crime. Comment expliquer ce phénomène ? Du bien peut-il naître le mal ? Est-ce que cet homme de la loi était véritablement celui qu'il clamait ? Ou était-ce seulement une astuce mise en place par lui pour être accepté par notre société ? Ni moi ni personne de mon genre n'étaient à la hauteur d'apporter des réponses satisfaisantes à toutes ces interrogations.

De son vivant, M. Hall n'avait jamais mis pieds à l'église. Il disait que la religion était une prison très embarrassante. Il y a beaucoup d'obstacles et d'entraves. Lui voulait être libre, aller boire un verre avec les potes, aller se baigner à la plage en contemplant les hanches des filles en bikini, fumer un cigare, s'amuser un peu. Or, ces choses sont interdites dans la religion. Le père François disait qu'il n'était pas sain pour un homme de voir une autre femme nue que sa propre femme, que tout homme qui coucherait avec la femme d'autrui ou avec toute autre femme qui n'est pas légalement ou légitimement son épouse, irait griller dans les flammes diaboliques de l'enfer. Il disait aussi que l'homme ne devrait avoir qu'une seule femme, car Dieu abhorre l'adultère, la fornication et la polygamie. M. Hall voulait goûter à toutes les viandes, à tous les plaisirs de ce monde fou, disait-il. Il souhaitait jouir de son argent, il en avait à foison. Pour la première fois qu'il était venu à l'église, il n'était qu'un corps sans vie dans une caisse en bois. Il n'entendait rien de ce disait le père François. Comment voulez-vous qu'il entende ? Il était mort et chez nous les morts ne parlent ni n'entendent. Mais